Sur une «éclatante victoire»

# L'ADHÉSION DE L'U.R.S.S. à la S.D.N.

*Nous publions ci-dessous la 6e condition des 21 conditions d'adhésion a ce qui fut l'Internationale communiste.*

6. Tout parti désireux d'appartenir à la IIIe Internationale a pour devoir de dénoncer aussi bien le social-patriotisme avoué que le social-pacifisme hypocrite et faux, de démontrer systématiquement aux ouvriers que, sans le renversement révolutionnaire du capitalisme, nul tribunal arbitral international, nulle convention sur la réduction des armements ,nulle réorganisation « démocratique » de la Société des nations ne soustrairont l'humanité aux guerres impérialistes.

*Aujourd'hui l'U. R. S. S. entre dans l'institution genevoise qui a toujours été considérée par les révolutionnaires prolétariens — à juste titre — comme l'agence des pillards anglais et français.*

*L'impérialisme français, participe — pour combien de temps ? — à un système « défensif et offensif » d'équilibre visant à maintenir le statu quo. En face de lui, l'impérialisme allemand poursuit opiniâtrement son relèvement ; il préconise le dépeçage de l'U. R. S. S., soutient les agresseurs japonais, entreprend la Pologne et appelle la France et l'Angleterre à chercher dans cette voie une issue à la crise économique et sociale. C'est dans cette situation que l'U. R. S. S. entre dans la S. D. N. désertée par l'Allemagne et le Japon.*

*Le recul du mouvement ouvrier, les victoires du fascisme, la dégénérescence de l'Internationale Communiste, et les dangers courus par l'U. R. S. S. font peut être de cette entrée, une nécessité pour l'état prolétarien. Mais en aucun cas, elle ne doit masquer la nature impérialiste, anti-ouvrière et colonialiste de la Société des Nations, le caractère impérialiste du « pseudo pacifisme » de la politique française, ni atténuer le caractère des nouveaux conflits et de la conflagration mondiale que les bourgeoisies rivales préparent.*

*Bourgoisies française et anglaise ne font pas de mystère sur leurs intentions. L'Angleterre ne dissimule pas qu'elle préconise l'entrée de l'U. R. S. S. dans la S. D. N. pour l'entraîner dans le concert des puissances occidentales et obtenir la renonciation à l'agitation révolutionnaire dans les Indes et en Chine. Alors que la puissance révolutionnaire des opprimés coloniaux, peut être si forte pour le renversement des impérialismes. Le correspondant du* Temps *à Moscou, souligne que « si l'on veut comprendre l'évolution de l'Union Soviétique dans ses rapports avec les pays étrangers, il importe de bien distinguer la politique du commissariat du peuple aux affaires étrangères, qui s'inspire d'intérêts purement russes, et* celle de la 3e Internationale qui, théoriquement vise au communisme mondial, mais qui pratiquement, tend à n'être plus qu'un appendice du commissariat aux affaires étrangères, et un instrument à son service. *Les partis communistes nationaux sont de plus en plus nettement des pions dont le Kremlin joue en s'inspirant d'intérêts nettement russes ».*

⁂

*Or, la défense de l'état prolétarien et la défense du prolétariat mondial, ne peuvent être assurées que par la lutte* théorique et pratique *pour le développement révolutionnaire du mouvement ouvrier.*

*Les convulsions du régime capitaliste dans le monde, et surtout en Europe, poussent les bourgeoisies de la démocratie vers le fascisme, et de la paix vers la guerre. Dans la lutte contre le fascisme et la guerre, le mouvement révolutionnaire doit écarter de sa lutte la « Défense de la République ». Aussi bien, il doit écarter tout pacifisme trompeur, toute confiance dans la Société des Nations.*

*L'entrée de l'U. R. . S. dans la conjuration impérialiste de la S. D. N. est le fruit amer de la politique qui a désagrégé l'I. C., brisé les révolutions d'Extrême-Orient, conduit aux victoires du fascisme en Europe Centrale. Ses conséquences sont aggravées, parce que la bureaucratie stalinienne théorise cette politique : Hier, par le pacifisme verbeux du mouvement d'Amsterdam, aujourd'hui, en présentant cette « nécessité », comme une « victoire ». Que fera désormais la 3e Internationale* contre *la S. D. N. ? Or, la Deuxième Internationale s'est dévouée* au service *de la S. D. N.*

*Dans le parti socialiste rongé par la politique de défense nationale et du pacifisme bourgeois dans le parti où Zyromsky même ne répudie pas la défense nationale, la tâche est grande pour les ouvriers révolutionnaires de discuter, de confronter, de clarifier la position de classe irréductible sur la question de la guerre, du pacifisme, de la Société des Nations.*

*Au début des pourparlers pour le front unique, Léon Blum agitait une réserve : ne pas lier le front unique aux intérêts temporaires du rapprochement diplomatique franco-russe. Mais ce n'est certes pas des dirigeants socialistes qu'on peut attendre qu'ils s'opposent à la conjonction de la politique des deux centrismes sur le terrain du pacifisme conservateur, de la défense du statu quo,* de la doublure, avec ou sans déclaration de confiance, à la politique de Genève. *Or, cette politique ne peut que fourvoyer le prolétariat et le livrer à la guerre.*

*Les militants socialistes ne trouveront* la *voie dans la lutte contre le danger de guerre, qu'en retrouvant les leçons sans équivoque de* Lénine; *en combattant impitoyablement la politique de classe de leur bourgeoisie, en proclamant le défaitisme révolutionnaire, en préparant le parti capable de réaliser les tâches qu'il comporte.*

F. GERARD.

# EPISODES DE LA LUTTE DE NOS FRÈRES DANS L'INTERNATIONALE

## ALLEMAGNE

***Avant l'exécution***

### Lettre d'un combattant prolétarien..

Hambourg, mai 1934,

Ma chère Henny,

Je te dis merci pour toutes les années que tu m'as données, années heureuses que j'ai vécues à tes côtés, et pendant lesquelles nous avons partagé en commun les joies et les douleurs. Je suis fier de pouvoir m'y rapporter. Je te dis merci pour ton amour qui est assez grand pour que tu supportes tout cela avec courage. Les paroles pèsent trop pour exprimer le bonheur que tu nous as donné, à Egon, Edith et à moi, mais je sais que tu me comprendras; lors de notre dernière rencontre, n'est-ce pas ton amour profond et puissant, qui m'a rempli de courage, et m'a permis de vivre mes dernières heures en pensant à toi ? Tous mes vœux t'accompagnent dans le chemin qui te reste encore à faire, et que tu aies la force d'aplanir à nos enfants le chemin de la vie, afin qu'ils puissent se forger une existence aussi heureuse que celle qui a été la nôtre.

Chère Henny, je n'ai rien à me reprocher; ce que j'ai fait, j'en réponds avec ce que je possède de plus précieux, ma vie.

Puissiez-vous jouir du bonheur pour lequel je meurs. Et si moi, je tombe, notre flambeau reste debout, fier et fort. Tous ceux qui sont allés à la mort pour notre cause, et avant moi, l'ont fait en vrais hommes. Je mourrai comme eux. Et que le communisme vive éternellement pour le salut de l'humanité tout entière. L'idée pour laquelle on donne son sang, afin que soient réalisés l'union, l'amour et les grands idéals de la classe ouvrière, finira par s'imposer sur toute la terre. A toi, et à mes enfants, j'envoie mon suprême adieu, et à nos amis et camarades, je crie, pour la dernière fois : « Vive le Front Rouge ! »

*Extrait de "LU"*

⁂

## ESPAGNE

### La police utilise les gaz contre les grévistes

A quatre heures du matin, des forces de la Garde d'Assaut, dirigées par le colonel Munoz Grande arrivent devant l'immeuble de la Banque d'Espagne et pénètrent dans les caves, où se tiennent les grévistes.

A quatre heures dix, un détachement muni de bombes à gaz se poste devant les soupirails des caves; un autre montre sur le toit, où débouche une cheminée qui va directement jusqu'aux souterrains. Une étroite surveillance est ordonnée aux alentours de la Banque; personne ne peut passer.

A cinq heures moins vingt, les forces de police, pourvues de gaz lacrimogènes, prennent toutes les dispositions pour commencer l'attaque. Au bout de cinq minutes, quatre ouvriers sortent du sous-sol, en proie à de fortes quintes de toux.

A cinq heures, les gardes d'assaut continuent leurs opérations, et se maintiennent dans les points stratégiques occupés dès le commencement de l'attaque. Une vive émotion règne en ce moment parmi les personnes présentes.

Avant de donner l'ordre : « Lâchez les gaz ! », le commandant du détachement, don Pedro Maestro, avait tenu à parlementer avec les ouvriers qui se trouvent dans les souterrains (leur nombre est de 238), et leur a exposé l'inutilité de leur attitude. Il les a invités à sortir, leur promettant qu'aucune mesure ne serait prise contre eux, et leur annonçant qu'en cas de refus de leur part, il se verrait dans l'obligation de les en déloger par la force.

Les ouvriers ont répondu qu'ils aviseraient. Le commandant leur a donné un délai d'une demi-heure. Ce délai ayant expiré sans que les grévistes aient donné signe de vie, don Pedro Maestro a fait donner les gaz.

A cinq heures et demie, quatre autres ouvriers sortent des caves, dont un évanoui. En ce moment, les gaz sont envoyés dans les caves par la cheminée.

A six heures moins vingt-cinq, soixante-dix-huit grévistes font leur apparition, dont nombreux évanouis et en état de commencement d'asphyxie.

A la vue de ces derniers, quelques ouvriers sortis préalablement, demandent qu'on leur donne des masques afin de se porter au secours de leurs camarades; le commandant accède à leur demande.

Un des grévistes évanouis n'a pu être ramené à la vie. Bien qu'étant malade, il avait tenu à rester dans les souterrains avec les autres grévistes, et il s'y trouvait déjà depuis quarante-huit heures.

Un autre gréviste a été transporté à l'hôpital. Il présentait une érosion à l'intérieur des narines. Deux autres, qu'il n'a pas été possible de faire réagir par la respiration artificielle, ont été également transportés à l'hôpital. Leur état inspire quelque inquiétude.

A six heures du matin, le dernier gréviste, Luis Martinez, évacue les souterrains. A une question du colonel Munoz Grande, il répond qu'il n'y a plus personne dans les caves.

A six eures quinze, les forces de police quittent les lieux, et le quartier reprend son aspect habituel. — *El Sol*, Madrid.

# « LES PLUS FORTS »

## *Comment la police hitlérienne brise et corrompt les militants...*

En une brochure parue au Malik Verlag de Prague, le romancier F.-C. Weiskopf a réuni une documentation émouvante sur la « guerre souterraine » que livrent à l'hitlérisme, les révolutionnaires allemands. De ce recueil intitulé « *Les plus forts* » nous extrayons le document ci-dessous.

*Camarades,*

*J'ai une communication importante à vous faire. Elle concerne mon frère Martin H... dont vous savez qu'il a livré à la Police secrète de l'Etat un grand nombre de bons camarades.*

*Au fond, je devrais aller vous trouver. Oralement je pourrais mieux vous rendre compte comment tout cela s'est produit et ce qui s'est passé hier, mais cela n'est pas possible, car je n'ai pas le droit de vous nuire et aussi parce que je suis obligé de disparaître, tout au moins pour quelque temps, après ce qui est arrivé hier.*

### La gestapo à l'œuvre

*C'est pourquoi j'écris cette lettre. Je veux commencer par la façon dont Martin a été manœuvré jusqu'à devenir un mouchard. Il l'est devenu uniquement parce que la « Gestapo »* (1) *a fait cela de lui, d'une manière que, malheureusement, je ne puis raconter que d'une façon très incomplète — mais je crois que, incomplet comme il l'est ce récit suffira : non pas pour excuser Martin, cela n'est pas et ne doit pas être possible, mais pour clarifier le cas et en tirer un enseignement.*

*Vous savez qu'après l'incendie du Reichstag, Martin ne pouvait plus rester dans son district ; il y était trop bien connu. Il déménagea à R., où il fabriqua les premiers tracts illégaux et organisa la presse souterraine. Comme certains camarades responsables avaient été arrêtés dans le district voisin, il y assuma également la direction du travail de presse. Tout marcha très bien jusqu'au moment de la découverte de l'imprimerie clandestine de la S...strasse et des perquisitions de masses qui s'ensuivirent. A cette époque, il s'en fallut de peu que Martin ne fût arrêté ; ils le connaissaient maintenant et étaient constamment à ses trousses. Malgré cela, il aurait pu se maintenir encore assez longtemps, s'il n'avait pas été dénoncé par un ancien camarade d'école.*

(1) *Police secrète de l'Etat (abréviation de « Geheime Staats Polizei » — N. D. L. R.*

### Dans la chambre des tortures

*Au moment où ils l'arrêtèrent, il avait sur lui de faux papiers, mais ils découvrirent qui il était et que, de par son travail antérieur, il devait connaître des centaines de camarades, et ils exigèrent aussitôt qu'il leur dise des adresses et qu'il identifie des prisonniers. Comme il ne voulait rien dire, ils l'expédièrent à la Général-Pape-Strasse et le gardèrent pendant trois jours dans la cave. Ma femme a pu le voir deux semaines plus tard, à l'hôpital ; il était presque méconnaissable, tout gonflé. Son linge, qu'elle rapporta, on ne pouvait pas le regarder : c'était un cauchemar.*

*Ensuite, ils l'ont tenu enfermé pendant six semaines, l'interrogeant sans cesse, jour et nuit, avec de très courtes interruptions. A la fin, il était tellement bas, qu'ils eurent peur qu'il ne leur crève entre les mains. Cela ils ne le voulaient pas : ils avaient encore bien des projets avec lui. Ils le laissèrent libre : peut-être espéraient-ils découvrir avec qui il se mettrait en rapports, mais lui s'en aperçut et ne sortit pas de chez lui. Et puis, il était si mal, qu'il devait commencer par se remettre. Dès qu'il se sentit un peu mieux et qu'il eut repris un premier contact avec les camarades, ils revinrent le prendre et tout recommença : la General-Pepe-Strasse, l'hôpital, la « Gestapo ». Lorsqu'on m'apprit à la Préfecture qu'il était enfermé à Tempelhof dans le « Columbia haus », je crus que je ne le reverrais plus. Pourtant, ils ne le liquidèrent pas; ils espéraient toujours tirer de lui ce qu'il savait. Plus tard, il me dit qu'il ne comprenait pas lui-même comment il avait pu tout supporter, les coups et les interrogatoires et le garde-à-vous pendant des heures. Il devait se trouver dans un état comparable à celui de l'agonie. Il me dit qu'il avait l'impression d'avoir déjà quitté la vie à la nage, mais de n'être pas encore parvenu sur l'autre rive.*

### Traitre ou martyr ?

*Alors, ils eurent une nouvelle idée. Ils l'emmenaient à leurs perquisitions et dans leurs expéditions. Toutes les fois qu'on arrêtait quelqu'un ou que l'on saisissait du matériel, il fallait que Martin les accompagnât sur le devant, à côté du chauffeur pour qu'il ait l'air d'être, pour les pelotons d'enquête, comme une sorte de « guide pour étrangers ».*

*Il n'a jamais cessé d'affirmer, et hier encore qu'il adressait d'innombrables avertissements aux camarades, pour les prévenir, mais il faut croire que ses messages étaient interceptés. Quand ils interrogeaient des détenus, ils l'obligeaient à se tenir devant la porte de la pièce où avait lieu l'interrogatoire et faisaient passer les prisonniers devant lui; à l'intérieur, on leur disait ensuite qu'il était inutile de nier, qu'un ancien camarade les avait accablés de telle façon que seul l'aveu complet pouvait les sauver. Martin reçut aussi une nouvelle chambre, proprette, comme en ont les mouchards qui se font assez d'argent. Plusieurs fois il essaya de faire du boucan, pour montrer à des camarades arrêtés la comédie qu'on leur jouait, mais les fonctionnaires faisaient alors comme s'il se fut agi d'une mise en scène préparée à l'avance. D'ailleurs on se méfiait déjà trop de Martin, et, par-dessus le marché un tract parut, où l'on disait qu'il était un mouchard et un vendu. Peut-être le tract avait-il été fait par la* Gestapo, *il paraît qu'elle a confectionné pas mal de choses analogues, mais peut-être aussi que non. Toujours est-il qu'aucun des nôtres ne voulut avoir affaire à lui lorsqu'il fut brusquement libéré. Ils avaient raison; il fallait qu'ils fussent prudents et méfiants : il était suspect ; impossible de contrôler ses déclarations; et l'on se voyait obligé d'agir selon le principe qu'il vaut mille fois mieux faire du tort à un seul, que de mettre en péril l'organisation tout entière.*

*Il me disait hier qu'il s'en était rendu compte lui-même, au moment donné, mais que malgré cela il n'avait pas pu supporter qu'on le traite de mouchard. C'était de cela qu'il était si troublé, comme si on l'avait frappé sur la tête. Mais qui aurait pu dire alors, avec certitude, qu'il était troublé parce qu'il souffrait d'être suspecté, ou parce qu'il n'avait pas la conscience tranquille? Moi-même, je n'était pas très sûr. Je voulais le croire, mais au même instant un flic arrivait, lui apportant de l'argent dans une enveloppe. Martin ne touchait pas à l'argent, mais cela pouvait être une feinte,*

### Les plus forts

*Martin voulut passer la frontière, mais ils l'observaient trop bien et venaient l'arrêter à la gare. Apres quoi, ils l'emmenaient de nouveau à leurs perquisitions. Il était là lorsque la moitié du rayon de M... fut arrêtée; c'étaient tous de vieux amis à lui. Ils recommencèrent aussi à l'interroger pendant des heures. Ils lui disaient encore et encore : « Vous n'avez pas fini ? Mais parlez donc! Votre silence n'a plus le moindre sens! Vos camarades vous considèrent comme une crapule. Aucun d'eux ne veut plus avoir affaire à vous. Un jour ou l'autre ils vous bousilleront comme un chien enragé. Pour le parti vous êtes un provocateur, que vous nous ayez aidé ou non. Allons, soyez raisonnable et travaillez pour nous! » Et cela n'en finissait pas : Interrogatoires, conseils, coups. Ils lui apportèrent nos « listes noires »; il y figurait en qualité de mouchard. Ils lui apportèrent aussi des journaux de cellule où l'on mettait en garde contre lui. Puis ils se mirent à le persuader, pendant des nuits entières : qu'il ne s'était tu que pour maintenir intact son honneur prolétarien, mais que cet honneur n'existait plus, quoi qu'il en soit; qu'enfin, s'ils le tuaient, la mort même n'arriverait pas à le blanchir; il crèverait comme un traître!*

*Alors il se mit à leur faire des révélations, à donner des noms d'emprunt, à indiquer des adresses, mais tout cela n'avait plus guère de valeur pour eux : il y avait trop longtemps qu'il n'était plus en liaison avec l'organisation. Alors ils le placèrent au service de l'identité du* Columbiahaus. *Là on lui présentait tous les détenus dont on ne savait pas qui ils étaient, et il dénonçait ceux qu'il connaissait. Vous savez qu'il en connaissait beaucoup. Il ne vint plus à la maison. Il logeait chez un inspecteur de police, quelque part hors de la ville.*

### La fin

*Hier il est venu me voir, inopinément. Je ne voulais pas lui ouvrir, mais il ne s'en allait pas de devant la porte et je finis par le faire entrer. Il m'a tout raconté. Ce fut comme une averse. C'était indiciblement pénible. Pour lui, et pour moi. A la fin je savais qu'il s'était défendu, mais ils avaient été les plus forts; ils l'avaient brisé. Je savais aussi que cela ne pouvait pas le justifier, que nous devons être plus forts qu'eux et qu'il avait raison lorsqu'il disait qu'il était pourri et foutu, qu'il n'y avait rien à faire pour lui et qu'il ne pouvait plus rester en vie.*

*J'ai pris le revolver, son propre revolver, et je l'ai tué. Je joins à cette lettre ses papiers et cinquante marks, qu'il avait dans sa poche.*

*Je sais avoir agi de ma propre initiative et que je n'ai pas droit à un soutien de votre part, et je ne demande rien. J'espère m'en tirer sans cela. Dès que ce sera possible, je me présenterai au parti, pour prendre mes responsabilités. Ecrivez dans les journaux que Martin s'est suicidé, par peur ou par remords de conscience. C'était un homme brisé. Comme je l'ai déjà écrit, cela ne peut pas être une excuse pour lui; il s'agit simplement de tirer les choses au clair. J'admets que tout est parfaitement clair, maintenant.* HERMANN H...

***PAGES D'AUJOURD'HUI*** **1918**

## Contre l'unité de l'Eau avec le Feu! Pour l'UNITÉ Révolutionnaire!

par Karl Liebknecht.

« Je ne connais plus de partis, je connais seulement des Allemands ». Cette parole trompeuse marqua le début de la guerre mondiale. La phrase confusionniste de l'Union sacrée de toutes les classes avait obscurci les cervaux dans tous les peuples, plongeant jusqu'à de larges couches du prolétariat dans l'ivresse patriotique, une rage enthousiaste, pleine de fureurs guerrières et de meurtrières folies. La conscience de classe prolétarienne se trouvait balayée comme une faible digue par une marée de tempête. Or, seule, la lutte de classe du prolétariat contre l'impérialisme aurait pu épargner au monde l'horrible massacre. L'Union sacrée qui livrait les masses populaires aux griffes des buveurs de sang, l'Union sacrée ne fut pas autre chose que l'assassinat en masse des âmes et des corps, la misère de millions d'êtres, la dévastation de la culture, la folie et l'enfer. Les politiciens jusqu'au-boutistes et les apôtres de la paix sociale dans la social-démocratie furent parmi les propagandistes les plus influents et les plus cyniques de l'entr'égorgement des peuples. Quant à ceux qui élevaient des paroles d'avertissement et d'accusation contre les mauvais bergers du prolétariat, ils furent traités d'empêcheurs de danser en rond, de trouble-fêtes, de mauvais citoyens, et pourchassés comme traitres à la patrie.

⁂

« Nous ne connaissons plus de partis dans le socialisme, nous ne connaissons que des socialistes » — telle est la parole qui résonne partout maintenant que s'écroule la puissance de la Guerre mondiale. Le drapeau d'une nouvelle paix sociale est hissé ; on sème une haine fanatique contre tous ceux qui s'opposent à cette nouvelle fureur d'unité. Et cette fois encore, ce sont les Scheidemann et consorts qui crient le plus fort.

Ils trouvent un écho docile surtout parmi les soldats. Ce n'est pas étonnant. Une grande partie d'entre eux ne sont pas des prolétaires; et l'état de siège, la censure, le bourrage de crâne ont rétréci leur horizon. La masse des soldats prend une attitude révolutionnaire en face du militarisme, de la guerre et des représentants ouvertement déclarés de l'impérialisme; mais devant le socialisme, cette masse est encore dans l'indécision, l'ambiguité, le déchirement d'une position non-éclaircie.

Ils ne voient pas que la « révolution » qui s'est faite pour ainsi dire sous la tolérance gouvernementale, n'était pas autre chose, jusqu'à présent, que l'effondrement des formes autocratiques, laissés-pour-compte de « l'Année folle » (1914), qu'elle n'est pas autre chose que l'achèvement de la révolution bourgeoise. Ils oublient que le pouvoir politique ne restera aux mains du prolétariat qu'autant que celui-ci saura l'utiliser pour mener à bonne fin sa propre tâche historique: l'abolition de tout privilège économique de classe. Ils doivent comprendre également que tous les autres problèmes posés par la guerre, la démobilisation et la reconstruction économique ne peuvent pas non plus être résolus, si le prolétariat ne poursuit pas vers le but final une marche décidée et inébranlable. Le problème de la révolution sociale contient et résume tout cela. Le problème de l'unité également n'en est qu'un aspect secondaire.

⁂

L'unité ! Qui donc peut languir et travailler pour elle plus que nous ! L'unité, qui fait le prolétariat fort pour qu'il remplisse sa mission historique !

Mais toute « unité » ne fait pas la force. L'unité entre le feu et l'eau ne fait qu'éteindre l'un et vaporiser l'autre. L'unité entre l'agneau et le loup donne l'agneau en proie au loup. L'unité entre la classe ouvrière et la bourgeoise sacrifie la classe ouvrière. L'unité avec les traitres signifie la défaite.

Seules des forces dirigées dans le même sens sont renforcées par l'union. Les forces agissant en sens contraire sont par elle enchaînées ou paralysées.

Unir les forces semblablement orientées, telle est notre tâche. Accoupler ensemble les forces contraires de manière à empêcher et à dévier l'explosion subversive des forces dans la société, telle est la tâche des apôtres actuels de l'unité, comme c'était la tâche des prêcheurs d'union sacrée pendant la guerre.

⁂

Notre critère, c'est l'**action**. Agir ensemble suppose une communauté de route et de destination. Quiconque est d'accord avec nous dans l'objectif et dans les méthodes d'action immédiates est le bienvenu parmi nous comme un compagnon d'armes. La solidarité, l'union en esprit, en sentiment, en volonté et en action — voilà la seule unité réelle. L'unité en parole n'est qu'illusion, tromperie de soi-même et déception.

Eux, les prêtres de l'unité, ne visent qu'à liquider la révolution avant même qu'elle soit commencée. Ils ne visent qu'à pousser le mouvement dans les canaux de la conciliation afin de préserver la société capitaliste. Ils ne visent qu'à priver les ouvriers de tout pouvoir en renforçant l'Etat, produit et arbitre de la contradiction des classes. Ils veulent maintenir la domination économique d'une classe, pendant que nous resterons hynoptisés par des phrases d'unité. Ils nous attaquent parce que nous traversons leurs desseins, parce que leurs intérêts sont opposés aux nôtres, comme à toute émancipation honnête et sérieuse de la classe ouvrière qui n'est réalisable que par la révolution sociale universelle.

Pouvons-nous être unis avec eux qui ne sont autres que les défenseurs cuirassés de socialisme du régime de l'exploitation?

Pouvons-nous nous unir avec eux sans nous associer et nous sacrifier à leurs plans?

Pouvons-nous nous unir avec eux? Le devons-nous?

Une union avec eux serait un crime contre le prolétariat. S'unir avec eux serait abandonner le socialisme et l'internationale des ouvriers.

Les social-traitres ne sont pas de ceux avec qui l'ont peut échanger une poignée de main fraternelle. Ce n'est pas l'unité qu'il faut leur apporter, mais la bataille!

Les masses ouvrières, seules, sont les exécutrices de la révolution sociale. Une claire conscience de leur mission historique, une claire volonté de la remplir, une action inébranlablement orientée par ce dessein : telles sont les qualités sans lesquelles les ouvriers ne pourront jamais achever leur œuvre. Destruction de tous les nuages de l'unité en parole, démasquement de toutes les demi-vérités et de tous les apostolats intéressés, démasquement de tous les faux amis de la classe ouvrière : tel est le premier commandement de la lutte ouvrière, aujourd'hui plus que jamais. Seulement par une critique intrépide peut se développer ue vue claire; seulement par une vue claire se réalise l'unité de pensée et de but, de dessein et de compréhension; et c'est de cette unité-là seulement que les ouvriers peuvent tirer la force de créer un nouvel ordre social.